

ALAIN POISSANT

Heureux qui comme Ulysse

ROMAN



LES ÉDITIONS
Sémaphore

DU MÊME AUTEUR

Dehors, les enfants ! Montréal, Leméac, 1980.

J'avais quatorze ans, Montréal, Leméac, 1983.

Irène et ses deux maris, Montréal, Leméac, 1984.

Baillargé, Montréal, Fides, 1986.

La Blonde d'Yvon, Montréal, Éditions du Roseau, 1987 (épuisé).


Vendredi-Friday, Montréal, Éditions du Roseau, 1988 (épuisé).

Carnaval, Montréal, Éditions du Roseau, 1989 (épuisé).

Un ciel bleu rose, prix littéraire de Radio-Canada,
Montréal, *En Route*, avril 2006.

Heureux qui
comme Ulysse

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-15-8 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-56-1 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-57-8 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Alain Poissant 2010

Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2010

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

J E A N - P I E R R E T R É P A N I E R

Heureux qui comme Ulysse

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Printemps

IL ÉTAIT UNE FOIS quelqu'un qui s'appelait Pissenlit. Un héros de la vie ordinaire que rien ne distinguait dans sa ville et son pays, le héros jetable. Un jour, Pissenlit monte dans l'autobus 92. Il descend au coin de Christophe-Colomb. La voiture à vendre – Pissenlit a vu l'annonce au babillard de l'épicerie Quatre Frères sur Jean-Talon – est garée dans la ruelle Saint-André. Une berline Ford Galaxie 500 de couleur cannelle. Au milieu du tableau de bord, entre les branches du volant, l'odomètre indique un peu plus de trois cent cinquante mille kilomètres. Un maudit bon bout, cinq fois le tour de la terre.

Après les prévisibles toussotements de démarrage, le moteur tourne sans ratés. Les vitesses s'enclenchent rapidement avec un claquement sec. Pissenlit soulève le capot. Les câbles d'allumage et les bougies ont fait leur temps. Sur les poteaux de batterie, des dépôts de vert-de-gris comme un épais frimas. Sur une durite de radiateur, une bouffie grosse comme une balle de golf. Sur l'aile arrière droite, les marques anciennes d'un accrochage. La portière attenante refuse de s'ouvrir. Les feux de recul ne s'allument pas. La timonerie de direction a été faussée par trop de nids-de-poule. Pour le prix qu'il veut y mettre, c'est le genre de voiture que Pissenlit aura : une minoune.

Le vendeur lui répète haut et fort qu'elle vaut six cents dollars, pas une cent de moins. Marchande, marchande, se chuchote Pissenlit à lui-même.

Il scrute les ailes, les enveloppes de roues, le bas des portières. C'est trop, dit-il en se relevant.

L'homme, qui a dans la soixantaine bedonnante, le prend au mot. Disons que j'ôte cinquante piastres ! lance-t-il, visiblement désireux de vendre au plus sacrant.

Pissenlit, maintenant allongé sur la banquette arrière, donne des coups de pieds dans la portière récalcitrante.

Bras croisés sur son ventre rebondi, l'homme raconte avec un enthousiasme qu'il voudrait contagieux le long règne de sa Ford : de qui il l'a acquise, avec

quel soin il l'a entretenue, la malchance qu'ils ont eue un jour ensemble : tempête de neige, ne voyait ni ciel ni terre, heureusement rien de fatal, de la tôle poquée, une portière coincée.

Une bonne voiture est une bonne voiture, pour longtemps. Un bon marché est un bon marché, pour toujours.

Clin d'œil fin finaud : il y a, de par la ville, tout plein de voitures munies de seulement deux portières, la sienne en compte trois. Autre clin d'œil ou grimace : Eh ! qu'est-ce que tu dis de ça ?

Pissenlit n'en dit rien. Il s'éloigne. Se rapproche. Clin d'œil d'acheteur : quatre cents dollars, pas une cenne de plus.

L'homme souffle un bon coup, hausse les épaules.

À ce moment, deux bouteilles de bière surgissent d'une caisse dissimulée dans un coin du hangar. Une pour l'acheteur, une pour le vendeur. Une bonne bière. Une bonne voiture. Le vendeur marque des points. Cinq cents dollars, pas une cenne de moins.

Sauf que Pissenlit déteste la bière, surtout quand il fait froid. Un vent du diable malmène les tôles du petit hangar. Temps de chien. De la ruelle monte maintenant une voix suraiguë de femme. Elle crie. Elle crie après un enfant.

Moche.

L'enfant, naturellement, fond en larmes. Pauvre petit, la plus importante bataille de sa vie, l'affection d'une mère, et il l'a déjà perdue.

Le vendeur, lui, reprend son propos boutiquier.

Quelle cacophonie ! Quel chaos ! Pissenlit ingurgite une gorgée de l'amer breuvage. Il frissonne. Il regarde dehors au bout de la ruelle. Dégueu. L'hiver a entassé des sacs de plastique, des pellicules d'emballage, des canettes vides et des déjections de chien. Le ciel alterne barres nuageuses et éclaircies. Les coups de vent sont traîtres. Journée typique de fin d'avril, l'enterrement de l'hiver.

Dans la cour toute proche, la femme tire maintenant son braillard par le bras.

Moche.

Un grondement de camion. Des crissements de pneus. Une sirène au loin plus bas dans la ville. Des odeurs d'huile brûlée. C'est l'heure où une bonne partie de ce qu'est devenue la grande ville se traîne sur ses roues.

L'enfant pleure maintenant à chaudes larmes, gorge grande ouverte sur un hoquet. L'âme qui se débat, on dirait que la ruelle et lui ne font plus qu'un. Même le ciel en sanglote.

Pissenlit regarde l'étroite portion d'horizon entre les hangars. Les yeux lui brûlent. Il regarde au-dessus des toits. Regarde la bagnole. Regarde ses mains. Regarde maintenant l'enveloppe dans ses mains. L'argent est dedans. Les doigts lui brûlent.

Enfant, il croyait que regarder l'horizon, c'était déjà aller quelque part, tout comme il croyait qu'au fond de la clameur ambiante il y avait une nécessité, sinon un agencement de volontés, un début d'ordre. Maintenant, des billets en liasse dans sa main ont remplacé les croyances.

Ouhouh, lui chuchotent les dieux rédempteurs, crisse ton camp d'ici pauvre héros de rien du tout !



Où aller ?

Dans le récit, il est dit que héros et vendeur se rendent au bureau d'immatriculation avec la Ford. Là-bas, quatre cent soixante dollars changent de main.

Par la suite, Pissenlit dépose le vendeur chez lui. Une averse soudaine puis, à nouveau, un début d'éclaircie, un trait à peine dans le ciel, sans véritable lumière sur la ville puis, encore une averse. Pissenlit règle la manette des essuie-glace et allume la radio.

Pour qui n'a pas conduit depuis longtemps, c'est la meilleure heure. La ville sur ses millions de roues caille sur l'asphalte.

Pissenlit habite une petite rue qui donne sur la voie ferrée près du boulevard l'Acadie – depuis quand habite-t-il cet appartement et cette ville ? le récit ne le dit pas. Il est plutôt question du froid qui hante Pissenlit depuis qu'il est au monde. Un froid ennemi, qui contamine même les conversations. Phobie ? Très mauvaise adaptation à son environnement ? Constitution fragile ? Vingt-huit paragraphes bien tassés sur les vêtements qu'il porte, caban, *duffle-coat*, parka, sur les avantages et les inconvénients du chauffage au bois, au mazout, au gaz, à l'électricité, sur les contractions involontaires des muscles, sur les claquements de dents, sur la circulation sanguine, sur la fusion de toutes les sensations en torture, la douleur qui dure, les doigts qui figent, les orteils qui élancent, le visage qui pèle parcelle par parcelle, d'abord les oreilles, ensuite les lèvres, ensuite le nez. Il ne fait pourtant pas froid en ce jour d'avril, du moins pour n'importe quel Montréalais qui a arpenté les trottoirs de sa ville un soir de janvier quand l'hiver se braque.

La voiture garée, Pissenlit monte à son appartement. Un trois-pièces très propre, qui néanmoins sent la poussière et le renfermé. La chambre devant, la cuisine derrière, salon et salle d'eau au centre, un long couloir de service. Des meubles bon marché. Une patère où sont accrochés une bonne demi-douzaine de manteaux et autant de casquettes. Dans chaque pièce, des livres et des magazines. Sur les murs, nulle photo, nulle affiche, rien. Rien que du bleu, un bleu comme un appel, l'exhortation des ciels ensoleillés, des flots marins et des grands larges.

Repas vite préparé et avalé en solo à la petite table, vaisselle lavée et rangée, parlotte radiophonique trop sage et répétitive de Radio-Canada.

Aucun retournement, aucune crise ne semblent se dessiner. L'appartement est trop propre, trop bien rangé. Rien à voir avec ces lieux tout à l'envers des gens qui prennent le désordre pour le commencement de la révolution.

À ce moment, le téléphone sonne. Pissenlit pose sa brosse à dents, baisse le volume de la radio et répond. En fait, il se contente longtemps d'écouter et de marcher de bout en bout du couloir, avec arrêt devant la fenêtre. Est-il ennuyé ? Perplexe ? Plusieurs blocs de minutes passent.

Dans l'escalier de l'immeuble, une dispute se fait maintenant entendre. Pissenlit bouche le pavillon de son oreille libre du plat de sa main.

Se pourrait-il que l'événement déclencheur soit en cours ? Imaginons le pâle héros Pissenlit qui ouvre la porte avec l'intention de calmer les belligérants et que ceux-ci s'en prennent à lui. On voit ce genre d'incident anodin débouler en catastrophe tous les soirs sur l'écran de nos téléviseurs : le personnage inaugural, simple leurre, qui devient victime. Entre alors en scène le véritable héros mené par son flair, il mène l'enquête, donne aux événements la cohérence attendue dans une société se réclamant de la loi, de l'ordre, de la télévision.

Mais non, Pissenlit reste accroché au téléphone, main sur l'oreille, quasi muet, nous privant, par le biais de reprises et de questions, de ce que raconte son interlocuteur-interlocutrice. Deux monologues intérieurs modulés et acheminés à distance par fil. Soudain, le claquement d'une porte. D'autres bruits de nature indéterminée, peut-être des coups échangés, peut-être une dégringolade dans l'escalier. Presque immédiatement, l'accélération démente d'une voiture dans la rue. Sur le palier, la dispute qu'on croyait éteinte reprend. Pissenlit ferme un œil, se concentrant.

Des cris. Des injures. Peu s'en faut que Pissenlit le héros ne s'adresse aux belligérants à travers la porte. Manque de courage ? Indifférence urbaine ? Égards à l'endroit de son interlocuteur-interlocutrice ? Toujours est-il qu'en termes de minutes, l'échange téléphonique dépasse largement l'incident de l'escalier et que le récit, ne nous ayant rien appris sur les amis-amies de Pissenlit ni sur ses voisins querelleurs ni d'ailleurs sur une direction à prendre au sujet de cette idée susdite de crisser son camp, ni sur d'autres troubles pathologiques que sa trouille de geler, sa phobie des pleurs d'enfants et de la hargne des adultes à leur endroit – que le récit, donc, au lieu de se terminer comme il a commencé, par un déplacement d'à peine quelques rues dans le remuement d'une grande ville, sans changement de paysage et sans une amorce de révélation intérieure, nous renvoie trois mille ans en arrière dans le temps, y revisiter la grandeur épique des récits anciens.



Homère.

Homère, dans l'*Odyssée*, Chant xv. Le barde, entraîné par sa recherche obsessionnelle d'oppositions, parle de nuit immortelle, mettant ainsi en relief le sort diurne de ses valeureux héros Agamemnon, Ulysse, Achille, Patrocle et tous les autres, membres d'un gang fameux à l'époque, les Achéens, lesquels bien sûr sont de simples mortels, avec pour conséquence qu'ils n'occupent qu'une infime portion du temps, le jour terrestre, humaine miette d'habitat, alors que la nuit, temps véritable, fusion du passé, du présent et du futur – et destin – est habitat divin.

Reprenons.

De quelque côté qu'il se tourne, le descendant anonyme de ces augustes brutes mortelles est coincé. C'est un sursitaire, luttant en même temps contre lui-même, contre la violence sournoise de son gang, car il fait toujours partie d'un gang, quoi qu'il en dise, contre la brièveté du jour, et finalement contre la toute-puissance de la nuit. Ouvre-t-il les yeux le matin qu'il est confronté à lui-même? Ferme-t-il les yeux le soir que derrière ses paupières repassent toutes les convulsions du jour? Ailleurs semble hors d'atteinte, plus fabuleux que jamais. Il ne comprend pas. Non seulement il ne comprend pas, mais il semble qu'il lui revienne en plus de s'expliquer l'incompréhensible. Démerde-toi Sisyphe. La lutte perpétuelle du naufragé. Dans l'espoir de s'éloigner de cet enfer ici-bas qui lui est fait, il a inventé un artifice, le récit. Le récit, c'est un répit, le regard perplexe de qui ne comprend pas joint à la clairvoyance innée de l'aveugle, tout à la fois prolongation artificielle du jour et transgression de l'obscurité – la piste mobile du temps. Il permet à chacun de mettre bout à bout ses errances, de tisser des liens avec des inconnus semblables à lui, de faire le compte de ses victoires et de ses défaites, de peupler la nuit de figures vengeresses et de fées consolatrices aux mains chaudes. Ce qui n'empêche pas la nuit d'envelopper chaque homme de son linceul et d'en faire un spectre, inéluctablement.

Pissenlit a tout juste un pied dans la vie. Il a vingt-six ans. Aucune famille à lui. Jamais fait partie de quelque gang pourri que ce soit. Encore à la merci de ses particularismes. Un descendant de colon français devenu canadien, puis canadien-français, puis québécois. Un idéaliste un peu perdu dans un clan désemparé.

Il serait grandement injuste de lui demander des comptes. Il est trop jeune, trop vert pour son propre récit.

Entre le susdit jour venteux d'avril où il achète la Ford et le moment présent, seules quelques semaines ont passé, à peine le temps de préparer cette rossinante moderne qu'est une voiture.

Pissenlit a changé les sabots et les tambours de frein. La portière, qui ne s'ouvrait pas, maintenant s'ouvre. Les feux de recul s'allument quand il enclenche la marche arrière. Quelqu'un qui serait tenté par un long voyage pourrait partir l'esprit tranquille au volant d'un bazou en aussi bon état mécanique.

Trois ou quatre semaines ont donc passé et, question de tester son tacot et de se tester lui-même, Pissenlit fait quelques escapades touristiques autour de Montréal.

Il voit l'animation des autoroutes en direction des Laurentides.

Il voit les bosquets d'aulnes se couvrir de chatons blancs, la semaine d'après de feuilles vert tendre, presque dorées.

Il voit, direction nord-ouest, l'horizon montueux.

Il voit les pissenlits fleurir, ensuite, les aigrettes blanches s'éparpiller au vent.

Il voit les blanches colonies d'anthesis éclore sur les pentes des fossés.

À l'aube, après une nuit dans un de ces motels surmontés d'une enseigne haute comme un phare, il écoute de son lit l'appel flûté du merle d'Amérique. Un bon ami des âmes en peine que le merle d'Amérique.

Un peu tanné de faire le mort tout seul dans son lit, Pissenlit se lève et va à la fenêtre. Il tire le rideau. Ce qu'il voit, dret là, c'est la Ford garée sous l'imposante enseigne, les roues comme sur une ligne de départ.

Mais pourquoi partir ?

Un malaise. Un vague à l'âme. Ça va, ça vient, rien de précis. L'héroïsme à terre. La vie devenue difficile à force d'être facile. Faire un *move* tandis qu'il s'en sent encore capable.

Déménager ? Protester ? Fuir ?

Le voyage, le voyage de fond, s'impose. L'idée que se fait Pissenlit du voyage est moins celle d'un déplacement prévisible sur une surface dûment cartographiée, situation qui est maintenant celle de tout sédentaire qui chaque matin quitte sa verdoyante banlieue pour les hautes tours des centres-villes, que celle d'une échappée de l'arène du quotidien, suivie d'une hâtive disparition semblable à celle qu'espèrent les déserteurs.

Car il y a un déserteur en lui, un protestataire tendance anarchiste, et la vaste Amérique, banlieues et tours des centres-villes incluses, est toujours le vaste lieu d'accueil de ceux qui ont la maladie de partir.

Se pousser, être dans la distance, le *kik moving*, voilà ce qui compte. Pas de destination finale. Pas de calendrier. Pas de point A. Pas de point B. Juste une nouvelle grégarité, l'habitat des routes, des autoroutes, des panneaux de signalisation et des enseignes lumineuses. Après tout, Pissenlit est né sur le vaste continent américain, comment ne se sentirait-il pas par effet de dilution aussi épris de liberté que ses voisins du Sud qui se font les chantres de la liberté et de ses dérives.

Changer d'air, se pousser soi-même, se précipiter ailleurs, non seulement pour s'adonner à un exercice toponymique, mais pour laisser libre cours au rêve de tous les gamins de faire le tour du monde sur leur tricycle.

Moins le goût de partir que l'ivresse de la chute libre. Mettre la clé sous la porte, descendre l'escalier, juste ça, comme brasser les cartes.

N'importe quoi, un peu partout, la petite aventure. Pissenlit tient à savoir ce que ça va donner.

Planification ? Ne connais pas.

La fortune de la ligne droite. Tous les promeneurs de ce monde s'accrochent à cette idée toute simple, la plus ancienne qui soit, celle d'aller devant sans regarder derrière, nourris d'espace.

Quelque part, en secret, le long du chemin ou tout au bout, Pissenlit espère bien sûr une rencontre, le grand câlin, comme on l'espère de tout déplacement, car en ce moment la nature du lien entre son petit moi masculin et la troublante fiction féminine a toutes les allures d'un fiasco. L'espoir, l'espoir léger comme

l'air, en tient lieu et place. Une disposition heureuse née il y a longtemps, que cet espoir jaillissant en lui, peut-être la plus ancienne interpellation qu'il ait de la vie en lui et autour de lui, plus ancienne que tous les visages, celui de sa mère, celui de son père, ceux de ses frères et sœurs. Plus qu'une disposition, plus qu'un souvenir, plus qu'un tremplin ou une trousse de survie, un espoir pareil est à lui seul une rencontre.

Arrive le 20 mai 1980.

L'impasse Québec Ottawa va-t-elle aboutir ? Recommencer sur de nouvelles bases ? Se répéter jusqu'à l'aphasie finale : les mêmes partis, les mêmes hommes politiques, les mêmes affiches électorales ?

La tradition, dans cette partie du monde qui manque cruellement de traditions, veut qu'un jour comme aujourd'hui les citoyens se rendent dans un lieu dénué de toute signification patriotique, tout aussi vide d'emblèmes et de symboles qu'un entrepôt : soit un gymnase d'école, soit un soubassement d'église, soit une salle paroissiale. Dans le quartier Parc-Extension, le lieu asymbolique en question se trouve une rue au nord de Jean-Talon, sur Saint-Roch. Pissenlit remonte la petite rue de l'Épée. C'est l'époque de l'année où il suffit de quelques heures de soleil pour que l'été s'affiche pour de bon. Au parc Jean-Talon, les grands érables argentés brillent d'une frondaison neuve. Les verts éclatent. On dirait la ville retournée en arrière dans le temps, à ses boisés naturels, aux champs de citrouille et de blé d'Inde de ses premiers habitants iroquois. Sur les bancs, nombre de vieillards aussi frileux que lui, venus de Macédonie et de Turquie, bonnet sur la tête et capot d'hiver sur le dos malgré la douceur aguichante de l'air, descendants des compagnons d'Ulysse partis de leur île pour aboutir, après trois millénaires de pérégrinations, dans cette prospère et glaciale île de Montréal. Un chapelet d'ambre à la main, ils prient et discutent.

Les citoyens électeurs rentrent par la petite porte de côté, suivent un couloir de parpaings peint en rouge jusqu'à une salle peinte en gris. Des panneaux de contre-plaqué drapés de larges bandes de papier blanc ont été transformés en tables de votation. Pissenlit se présente. Deux représentants des partis rayent à l'aide d'un stylo et d'une règle son nom sur la liste. Dans l'isoloir, Pissenlit fait son choix. Le scrutateur déchire le talon et Pissenlit dépose son bulletin dans l'urne de carton. La première fois qu'il a voté, c'est ce qui a étonné Pissenlit :

Table des matières

Printemps	7
Été	27
Automne	41
Hiver	57

Heureux qui comme Ulysse
d'Alain Poissant
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en juillet deux mil douze.